

## Réflexions sur l'efficacité militaire de l'armée des Alpes, 10-25 juin 1940

Richard Carrier

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rha/191>  
ISBN : 978-2-8218-0512-5  
ISSN : 1965-0779

### Éditeur

Service historique de la Défense

### Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2008  
Pagination : 85-93  
ISSN : 0035-3299

### Référence électronique

Richard Carrier, « Réflexions sur l'efficacité militaire de l'armée des Alpes, 10-25 juin 1940 », *Revue historique des armées* [En ligne], 250 | 2008, mis en ligne le 01 septembre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/191>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Revue historique des armées

---

# Réflexions sur l'efficacité militaire de l'armée des Alpes, 10-25 juin 1940

Richard Carrier

---

## NOTE DE L'AUTEUR

Cet article n'aurait pu être écrit sans l'accueil chaleureux et la collaboration exceptionnelle du personnel du Service historique de la Défense (France). Je tiens à remercier madame Nathalie Genet-Rouffiac, le colonel Frédéric Guelton, les lieutenants-colonels Rémy Porte et Michel Boyer.

- 1 Les événements qui bouleversent la France en mai et juin 1940 sont encore aujourd'hui l'objet de questionnements et de remises en cause. De récents travaux le démontrent, le sujet n'est pas épuisé<sup>1</sup>.
- 2 Les lignes suivantes portent sur un « sujet dans le sujet ». Entre le 10 et le 25 juin 1940, l'armée des Alpes bloque l'offensive italienne dans les Alpes et se dresse devant l'avance allemande vers le Sud-Est. Épiphénomène par excellence, le comportement de l'armée française n'empêchera ni la débâcle du Nord-Est ni la reddition générale des armées françaises. Pour cette raison, son action passe presque inaperçue dans l'historiographie de ce que l'on appelle la « Guerre de 40 » ou dans les grandes études sur l'armée française ou l'histoire militaire de la France. La « *tragédie du Nord* », pour reprendre les termes du général Olry, occulte tout le reste<sup>2</sup>.
- 3 Il me semble qu'historiens et sociologues de la guerre et des institutions militaires devraient se demander comment la performance de l'armée des Alpes fut possible. Je ne crois pas que « *tout a été dit ou écrit* »<sup>3</sup>. Cet article est donc une courte réflexion sur l'efficacité militaire de cette grande unité. Mon intérêt se porte sur les conditions et les possibilités d'action de l'armée des Alpes entre le 10 mai et le 25 juin 1940. Le récit de la bataille n'est pas ma préoccupation, d'autres l'ont déjà fait<sup>4</sup>. Mais avant d'en arriver au cœur du sujet, un bref détour sur la notion d'efficacité militaire s'impose.

## Quelques mots sur l'efficacité militaire

- 4 L'efficacité militaire ne s'explique pas aussi facilement que l'on voudrait le croire. Certains confondent la victoire avec l'efficacité et la défaite avec l'inefficacité. Elles sont bien sûr liées, mais on peut aussi les séparer. Si « *l'efficacité militaire est le processus par lequel les forces armées convertissent leurs ressources en pouvoir de combat* », la défaite française renforce l'idée d'une inefficacité assez généralisée du gouvernement et du commandement des forces armées<sup>5</sup>. Or, la victoire comme la défaite sont des réalités qui appellent une certaine prudence. Pour Millett et Murray : « *La victoire n'est pas la caractéristique d'une organisation mais plutôt le résultat de l'organisation réalisée dans la bataille.* »<sup>6</sup>
- 5 L'écroulement français de l'été 1940 montre que les hommes politiques ont une grande part de responsabilité dans le « résultat »<sup>7</sup>. L'armée et ses chefs ont « erré » dans la préparation et la conduite des opérations<sup>8</sup>. L'initiative allemande et la surprise engendrée par celle-ci désorganisent l'action française<sup>9</sup>. Les soldats, certains mal préparés et entraînés, ne trouvent pas toujours un encadrement solide qui leur permettrait de se battre dans de meilleures conditions. Mais l'inefficacité n'est pas absolue et la défaite résulte de la conjonction de plusieurs facteurs<sup>10</sup>. De nombreuses unités se battent, certes, avec vigueur, détermination et savoir-faire, mais leurs actions isolées n'aboutissent à rien<sup>11</sup>. Sur la Meuse, il s'en faut de peu pour que la très rigoureuse défense française bloque la percée allemande<sup>12</sup>.
- 6 Avant d'aller plus loin, qu'en est-il au juste des Allemands et des Italiens dans cette bataille ? Leur rôle respectif a des conséquences sur la performance française. Cependant, il faut noter, « *honnêtement – les circonstances favorables dont a bénéficié l'Armée des Alpes* »<sup>13</sup>. L'évaluation de son efficacité ne doit pas être séparée des performances de ses ennemis. Par contre, les deux aspects peuvent être distingués. Les malheurs de la préparation italienne ou le faible enthousiasme des soldats italiens pour cette aventure jouent dans le « résultat » mais n'expliquent pas les qualités de la défense française. Le caractère timoré de l'avance allemande vers le Rhône, alimenté par le souci de minimiser les pertes en cette fin de campagne, ne réduit pas l'aspect inventif et adapté de la riposte. Si les actions des Italiens et des Allemands influencent l'issue des opérations, elles ne nous permettent pas de comprendre tous les facteurs de l'efficacité de l'armée des Alpes.
- 7 La performance de cette dernière s'inscrit dans un cadre général d'inefficacité et dans une ambiance défaitiste. Mais les maux qui minent les actions des chefs et celles des grandes unités qui combattent sur le front Nord-Est ne se manifestent que très peu dans le secteur Sud-Est. Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi les forces françaises bloquent-elles nettement les attaques italiennes et freinent-elles suffisamment l'avance des troupes allemandes ?

## L'isolement stratégique et l'autonomie décisionnelle

- 8 Cet article prétend, comme d'autres, que le commandant de l'armée des Alpes, son état-major et les officiers font preuve d'une remarquable efficacité dans l'exercice de leurs fonctions.

- 9 L'issue heureuse de la bataille s'explique, notamment, par la personnalité du général Olry : « *De bout en bout, la bataille des Alpes porte la marque de l'intelligence et de la volonté du général Olry.* »<sup>14</sup> Pour Frédéric Guelton, il s'agit de « *son attitude et de sa volonté* »<sup>15</sup>. Des propos sur le général Cartier, en charge de la défense de la Savoie et du Dauphiné, sont aussi élogieux : « *Cette défensive révèle l'action prépondérante d'un chef résolu, particulièrement bien préparé à sa tâche, et dont l'énergie a été à la hauteur de la science militaire* »<sup>16</sup>. Intelligence, volonté, attitude, capacité, les mots ne manquent pas pour qualifier les chefs qui préparent l'action et ceux qui mènent les hommes dans la bataille. Mes propos ne cherchent pas à nier les qualités remarquables dont font preuve Olry, Mer, Cartier et d'autres. Les événements démontrent que ces hommes sont compétents. Mais une question demeure :

« Le général Olry était-il, en 1940, par un effet du hasard ou de la fortune, différent des autres généraux d'armée ? Les combattants, presque tous réservistes, étaient-ils différents de ceux écrasés par Guderian à Sedan ? Olry et Cartier furent-ils, ou non des exceptions ? »<sup>17</sup>

- 10 Pour continuer sur un même plan, comment peut-on expliquer un « *refus culturel de la bataille* » qui touche le haut commandement français de 1940, le rend si inopérant et inefficace, mais qui épargne Olry et ses subordonnés ?<sup>18</sup> L'analyse de l'efficacité d'une armée ne peut reposer uniquement sur la recherche des qualités personnelles de ceux qui la composent. Les armées sont des organisations, « *des ensembles humains formalisés et hiérarchisés en vue d'assurer la coopération et la coordination de leurs membres dans l'accomplissement de buts donnés* »<sup>19</sup>. Comme Marc Bloch, je crois que « *dans aucun groupe d'humains, (...), les individus ne sont tout. À plus forte raison, leurs particularités tendent-elles à s'estomper, dès lors qu'ils appartiennent à une communauté fortement constituée* »<sup>20</sup>. Il ne s'agit donc pas d'oublier les hommes et leurs qualités, mais bien de replacer leurs actions dans leur contexte<sup>21</sup>.
- 11 Ce contexte est l'isolement stratégique et administratif qui confère à l'armée des Alpes une exceptionnelle autonomie et qui s'explique par la nature de la menace et la géographie. Les hommes politiques et les chefs militaires se préoccupent de l'éventuelle attaque allemande et, dès le 10 mai, le front Sud-Est devient un théâtre d'opérations « *orphelin* ». Des ponctions successives d'unités, amorcées en septembre 1939 et qui continuent après le début de l'offensive italienne, indiquent que l'armée des Alpes n'est pas dans les priorités du Grand Quartier général (GQG) des forces terrestres françaises. Or, cette situation avantage Olry. Avant le 10 juin et jusqu'à la fin des hostilités, son action est libre d'entraves pouvant nuire à la prise de décisions et à leur mise en application. Lui et son état-major ne rencontrent pas les mêmes obstacles auxquels le général Georges et son quartier général du théâtre d'opérations Nord-Est se heurtent. En effet, dès le début de l'offensive allemande, les relations difficiles entre Gamelin et Georges et la distance entre les deux quartiers généraux amputent les possibilités d'une action pensée et déterminée<sup>22</sup>. Jean-Baptiste Duroselle remarque :
- « Pendant tout l'hiver, la machine fonctionna bien, puisqu'elle tournait à vide. Dès que la vraie guerre commencera, elle s'avérera catastrophique. À la lenteur manœuvrière de l'armée française telle qu'elle avait été conçue, s'ajouteront la confusion et la formidable perte de temps causées par cette pyramide d'institutions mi-complémentaires, mi-rivales. »<sup>23</sup>
- 12 Rien de tel ne se manifeste entre le chef de l'armée des Alpes et le GQG. L'éloignement du GQG, occupé par la « *vraie bataille* », et la progressive désorganisation du haut commandement après la percée allemande de Sedan, font naître cette autonomie

décisionnelle (et administrative) dont bénéficie tout à son avantage le chef de l'armée des Alpes. Olry a la chance de ne pas participer à la « vraie bataille ». Il agit selon les prérogatives que lui confère son statut de commandant tout en respectant les ordres du GQG. Mais les rapports entre ce dernier et l'armée d'Olry sont peu fréquents et plus l'avance allemande annonce la défaite, plus la capacité réelle du GQG de diriger la guerre diminue. Ségolène Garçon explique :

« Face à cette situation, le Grand Quartier général a de plus en plus de mal à assurer la conduite supérieure des opérations. Le travail se fait dans un contexte de moins en moins favorable. Entre le 16 et le 25 juin, le GQG a dû déménager deux fois, les transmissions sont défectueuses et le pays est complètement désorganisé. Il est donc très difficile d'obtenir des renseignements précis sur la situation des armées et de leur transmettre des instructions. Si quelques informations en provenance des GA 1 et 3 parviennent jusqu'au général Georges ou jusqu'au général Doumenc, les nouvelles du GA 2 sont très rares. »<sup>24</sup>

- 13 Alors que le GQG perd entièrement sa capacité de contrôle et de commandement, l'armée des Alpes, quant à elle, entre, de manière autonome, dans la phase des combats. Alors que l'ensemble des groupes d'armées et des armées du Nord-Est sont inextricablement liés dans une dynamique de reflux et de défaite, les troupes d'Olry échappent à ce sort. Le seul moment où le général Olry se montre impuissant est lorsque Lyon est déclarée « ville ouverte ». Ses protestations ne servent à rien<sup>25</sup>. En revanche, il parvient à remettre au pas les élus et les maires désireux que leur ville soit déclarée « ouverte » et qui protestent contre les destructions et la mise en place de positions défensives<sup>26</sup>. Ceci n'a été possible que grâce à sa liberté d'action facilitée par cet isolement stratégique et administratif, l'écartant, lui et son armée, de ce gouvernement de Bordeaux et de ce GQG en pleine décomposition.

## Une approche minimaliste, une nuisance maximale

- 14 L'action de l'armée des Alpes prend place dans les derniers jours d'une foudroyante campagne menée par les armées allemandes. Le moral des hommes politiques, des chefs militaires et des Français en général est au plus bas.

« Le climat général n'était guère à la résistance : le Sud-Est n'avait pas souffert de la guerre ; mais les nouvelles du Nord sentaient déjà la défaite ; à partir du 10 juin, ce fut le début de ces longues théories de réfugiés, bientôt suivies de ces colonnes militaires dont beaucoup donnaient l'impression de fuyards ; les routes étaient encombrées – la fuite devenait une maladie contagieuse ; enfin, la légende commençait à se répandre qu'il était inutile d'essayer d'arrêter les Allemands, qu'aucun obstacle, passif ni actif, n'en était capable. »<sup>27</sup> La volonté de se battre et de risquer sa vie est mise à l'épreuve avec la déclaration de Pétain du 17 juin. « À partir du 18, ce fut encore pire : la demande d'armistice connue fit dire à beaucoup qu'il ne valait plus la peine de risquer la mort pour une cause déjà perdue : parmi les militaires, qui craignaient avant tout la captivité, ce sentiment se traduisait par le désir de mettre entre les Allemands et eux la plus grande distance possible. »<sup>28</sup>

- 15 La déclaration du maréchal n'est pas le seul écueil. Henri de Wailly souligne une autre dimension : « L'armée le voudrait-elle, pourrait-elle encore combattre ? L'opinion est contre elle. Les Français et leurs élus, leurs fonctionnaires, personne ne veut plus qu'on résiste. Plutôt que la peur du combat, c'est son inutilité même qui domine les âmes. »<sup>29</sup> Pourquoi, dans ces conditions, les unités de l'armée des Alpes ne se désintègrent-elles pas, pourquoi les hommes n'abandonnent-ils pas leur poste, et pourquoi ne refusent-ils pas de

combattre ? Car après tout, « l'inlassable activité du général Olry et de son État-major ne peut suppléer à tout, il faut aussi de la part des exécutants la volonté de se battre »<sup>30</sup>. Comment continuer la lutte avec un gouvernement qui cherche la fin des hostilités et qui donne une mauvaise opinion de lui-même ? Cependant, malgré tout cela, la grande majorité des hommes et des unités se battent en respectant les ordres et les plans. Quelques pistes retiennent mon attention.

- 16 Face aux Italiens, la longue et patiente préparation de l'avant-guerre inspire aux troupes un sentiment de confiance, voire de supériorité. Même amputé de plusieurs unités envoyées au Nord-Est, le dispositif demeure solide. Une fois l'attaque italienne amorcée, les soldats français voient les difficultés auxquelles l'ennemi est confronté et sont à même d'avoir une appréciation très positive de leur action. Les avant-postes résistent, presque partout, aux assaillants. Le travail des sections d'éclaireurs-skieurs et des artilleurs est d'une efficacité telle qu'elles peuvent presque à elles seules enlever toute chance de succès à l'offensive italienne<sup>31</sup>. Les contre-attaques, « peu conformes à la saine doctrine, rejettent les Italiens sur leur positions de départ »<sup>32</sup>. Ces actions montrent clairement que les hommes sont avantagés par une bonne connaissance du terrain. Souplesse et liberté d'action sont les mots d'ordre ; ainsi, un petit groupe parvient-il à bloquer un très grand nombre d'Italiens.
- 17 L'isolement géostratégique du théâtre d'opérations explique sans doute la détermination des troupes face aux Italiens. Ces hommes sont « éloignés » de tout, ce qui contribuera malheureusement à l'effondrement politique et militaire de la France. Les colonnes de réfugiés, de militaires désorganisés leur sont connues mais épargnées. Les possibilités de communiquer semblent assez faibles. En contact avec l'ennemi, les éclaireurs-skieurs sont à la fois les plus isolés et les plus sollicités. Leurs performances, dès le début de l'offensive italienne, témoignent de la dynamique de petits groupes à forte cohésion et d'hommes en parfaite harmonie avec l'environnement. La place de l'individualité et les actions d'éclat apparaissent aussi souvent que les conditions tactiques placent l'attaquant dans une position précaire. C'est dans un tel climat opérationnel que, par exemple, survient l'action mémorable du lieutenant Jean Bulle<sup>33</sup>.
- 18 La bataille contre les Allemands relève d'une autre logique. Olry et ses subordonnés doivent dorénavant composer avec les éléments suivants qui, auparavant, avaient eu peu de répercussions sur le front italien : l'interdiction de défendre Lyon, la maladroite déclaration de Pétain et, enfin, les nombreuses manifestations d'abandon chez les autorités locales. Lui et son état-major ne disposent que de quelques jours pour mettre en place la défense face à cet adversaire redoutable et ceci avec des conditions de terrain bien moins favorables. Le dispositif, mis en place face aux Italiens, doit rester identique, Olry, refusant ainsi, selon ses propres mots « d'être pris en flagrant délit de changement »<sup>34</sup>.
- 19 À partir de la mi-juin, l'efficacité de son état-major et la rigueur de son plan permettent aux forces rassemblées à la hâte « de combattre sans se sentir dépassées par l'ennemi », une situation que l'on retrouve rarement dans le Nord-Est. Olry place des îlots de résistance et des points de rupture sur les routes où doivent passer les Allemands et maximise le rôle des destructions<sup>35</sup>. Ainsi, cette approche minimaliste conduit à une préparation basée sur une économie des moyens, évitant ainsi toute action stérile. La nuisance occasionnée par la décision de déclarer Lyon « ville ouverte » ne paralyse pas Olry et son état-major. Tous s'adaptent et le plan défensif garde toute sa valeur car il repose encore sur cette même logique minimaliste.

- 20 Olry prépare une action dans laquelle des troupes disparates et formées à la hâte peuvent avoir des chances raisonnables d'être efficaces. La tâche n'est pas aussi facile que les récits semblent le dire. Les hommes que l'on rassemble pour bloquer les Allemands constituent un assemblage hétéroclite de vieux, de jeunes, certains enthousiastes, certains désabusés (surtout parmi les officiers) et la cohésion générale est loin d'être à la hauteur<sup>36</sup>. Le général Cartier exprime cette réalité :

« 21 juin : Reconnaissance personnelle de la nouvelle PR. et contact sur place avec les éléments du 14<sup>e</sup> CA. Impression moyenne, médiocre à droite chez le général Clarion, timoré et objecteur par système, ainsi qu'à gauche du SDR, aux ponts du Culoz. Même impression à Voreppe où règnent désordre, pagaïe et indiscipline, notamment chez les marins des pièces de 47m/m que la seule menace du poteau met à la raison. Heureusement, Brillat-Savarin saura répondre à mon attente, en éloignant sur Grenoble, une tourbe d'individus venus sur la ligne en curieux troubles et en pillards. »<sup>37</sup>

- 21 Le résultat varie selon les endroits et les circonstances. L'action française à Voreppe est sans doute le meilleur exemple de ce que Olry et ses chefs peuvent espérer. Une action bien préparée et des artilleurs compétents freinent net l'avance allemande en détruisant ou immobilisant véhicules et troupes. À d'autres endroits, les Allemands essuient un feu nourri et groupé, suffisant pour les forcer à ne pas poursuivre, comme le montre l'action du 93<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins au Vivier<sup>38</sup>. Et il y a les déceptions : les ponts qui ne sautent pas, comme celui de Saint-Albin et celui de Culoz, les chefs qui manquent d'enthousiasme et d'énergie, comme les paroles du général Cartier à propos du général Clarion nous le rappellent<sup>39</sup>. Mais finalement, c'est la logique de l'engagement, « *des moyens limités à des fins limitées* », qui sauve le dispositif mis en place par Olry et son état-major. En cette fin de campagne, Olry estime qu'une nuisance suffisante dissuadera les Allemands d'aller plus en avant.

## Quelques lignes d'histoire contrefactuelle<sup>40</sup>

- 22 Fernand Braudel explique la naissance de la féodalité en faisant une analogie contrefactuelle avec les événements du drame de 1940 :

« Tel officier français, lors de la débâcle de juin 1940, rêvait que chaque unité à la base pût recouvrer par miracle, un instant, son autonomie, le droit d'agir à sa guise, sans respecter les ordres généraux qui la liaient à un commandement de moins en moins efficace et qui, sans le vouloir, poussait chaque groupe vers le reflux de la défaite. »<sup>41</sup>

- 23 Sur le théâtre d'opérations du Nord-Est, une réaction en chaîne s'opère. La logique de la « bataille conduite » ou de la « bataille méthodique » devient une logique de la défaite presque méthodique<sup>42</sup>. Une mauvaise décision entraîne une autre, le malheur d'une unité devient celui d'une autre. Logique, raison, obéissance et précision sont les mots d'ordre de l'action des chefs et de leurs subordonnés ; jamais, dans ce contexte, l'imagination et l'initiative n'ont eu la chance de sauver les forces françaises<sup>43</sup>. Or, l'armée des Alpes, sujet principal de cet article, ne participe pas vraiment à la campagne de 1940. Campée sur le théâtre du Sud-Est face à l'Italie, elle opère dans une logique d'isolement que la déclaration de guerre de l'Italie et la poussée allemande vers Lyon et ses arrières ne modifient guère. Dès le début des hostilités, Olry, privé des nombreuses unités envoyées au Nord, fait preuve d'une grande flexibilité, mêlant imagination et initiative avec une préparation soignée. Il agit à sa guise et, entouré d'hommes

compétents, il délègue autant que possible. L'efficacité, par exemple, du groupement Cartier tient en bonne partie à cette souplesse du commandement si inexistante au Nord-Est.

- 24 Cela dit, la performance de cette grande unité laisse libre cours à l'imagination et à des scénarii contrefactuels. L'isolement stratégique est aussi accentué par un décalage temporel. L'armée des Alpes ne va au combat que dans la seconde moitié de juin. Et si l'Italie avait attaqué le 10 mai, au même moment que l'Allemagne, avec une préparation beaucoup plus sérieuse, que serait-il arrivé ? Olry serait-il encore à la tête d'un « front orphelin », ou bien aurait-il été incorporé dans cette « camisole de force » que représente toute la structure de commandement du GQG des forces terrestres françaises, avec un Gamelin agissant envers lui comme envers Georges ? Est-ce que Olry, Mer, Cartier et leurs subordonnés auraient échappé à cette dynamique dans laquelle se trouvait tout le système militaire français et qui avait pour mission ultime de défendre le territoire national contre l'Allemagne ? Ou, dans une autre perspective, demandons-nous ce que ces hommes si brillants dans la préparation et la conduite de leur bataille auraient fait, s'ils avaient été mêlés, à la « vraie bataille », celle du Nord-Est ?
- 25 Ces questions sont essentielles mais elles dépassent l'objectif que cet article s'était fixé. Selon John Keegan, l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale n'« a pas encore été écrite »<sup>44</sup>. Si cela est bien le cas, nul doute qu'il serait intéressant d'approfondir le sujet en s'interrogeant davantage sur l'efficacité militaire offerte par l'armée des Alpes en juin 1940.

---

## NOTES

1. Entre autres, ALEXANDER, (S. Martin), « The Fall of France, 1940 », in Gordon Martel (ed.), *The World War Two Reader*, Routledge, 2004, p. 8-39, LEVISSE-TOUZÉ (Christine) (dir.), *La campagne de 1940*, Tallandier, 2001.
2. Cité par le général Mer, *La bataille des Alpes 1940*, conférence faite au Grand Cercle d'Aix-les-Bains, 9 septembre 1945, p. 15.
3. GUELTON (Frédéric), « La bataille des Alpes (2 septembre 1939-25 juin 1940) », LEVISSE-TOUZÉ (dir.), *La campagne de 1940*, p. 221.
4. AZEAU (Henri), *La guerre franco-italienne*, Presses de la Cité, 1967 et général Étienne Plan, *La bataille des Alpes, 10-25 juin 1940. L'armée invaincue*, Charles-Lavauzelle, 1982.
5. MILLET (Allan R.), MURRAY (Williamson) (ed.), *Military effectiveness, vol. 1, The First World War*, Unwin Hyman, 1988, p. 2.
6. MILLET, MURRAY (ed.), *Military effectiveness, vol. 1*, p. 3.
7. KIRKLAND (Faris R.), « Governmental Policy and Combat Effectiveness : France 1920-1940 », *Armes Forces and Society*, vol. 18, n° 2, hiver 1992, p. 175-191, DOUGHTY (Robert A.), *The Seeds of Disaster. The Development of French Army Doctrine, 1919-1939*, Archon Books, 1985, p. 185.
8. Voir l'ouvrage de KIESLING (Eugenia), *Arming Against Hitler. France and the Limits of Military Planning*, University Press of Kansas, 1996.

9. Surprise pour les Français, mais aussi pour les Allemands comme l'explique FRIEZER (Karl-Heinz), *The Blitzkrieg Legend. The 1940 Campaign in the West*, Naval Institute Press, 2005.
10. « Des hasards incompréhensibles ; des erreurs incompréhensibles des Alliés ; un non moins incompréhensible individualisme de quelques généraux fonceurs... », FRIEZER (Karl-Heinz), « La légende de la Blitzkrieg », in VAISSE (Maurice) (dir.), *Mai-juin 1940. Défaite française, victoire allemande, sous l'œil des historiens étrangers*, les éditions Autrement, 2000, p. 83.
11. Par exemple, la résistance des unités françaises sur le front de la Somme. À ce propos, voir : VERNET (Jacques), *La bataille de la Somme*, in Vaïsse (dir.), *Mai-juin 1940*, p. 206.
12. MURRAY (Williamson), "May 1940 : Contingency and fragility of the German RMA", in KNOX (MacGregor), MURRAY (Williamson), *The dynamics of military revolution, 1300-2050*, Cambridge UP, 2001, p. 171-172.
13. SHD/DAT, 29 N 472, « La bataille de l'Armée des Alpes », par VERNOUX (lieutenant-colonel), Valence, le 13 novembre 1941.
14. MARTEL (André), « La bataille des Alpes (juin 1940). De l'engagement raisonné des forces », *Stratégique*, n° 22, 1984, MARTEL, « La bataille des Alpes (juin 1940) », p. 65.
15. GUELTON (Frédéric), « La bataille des Alpes (2 septembre 1939-25 juin 1940) », p. 233.
16. MARTIN (P.-É.), « La défense de la Savoie et du Dauphiné par le groupement du général Cartier, Juin 1940 », *Revue militaire suisse*, n° 9, septembre 1945, p. 233.
17. GUELTON (F.), « La bataille des Alpes (2 septembre 1939-25 juin 1940) », p. 233.
18. GUELTON (F.), « Le refus culturel de la bataille par le haut commandement français en 1940 », *Revue internationale d'histoire militaire*, n° 78, 2000, p. 157-165.
19. FRIEDBERG (Erhard), « Organisation », in Raymond Boudon (dir.), *Traité de sociologie*, PUF, 1992, p. 351.
20. BLOCH (Marc), *L'étrange défaite*, Paris, Gallimard, 1990, p. 62.
21. Sur l'importance du « contexte » pour comprendre la conduite de la guerre en général, Colin S. Gray, *Another Bloody Century. Future Warfare*, Weidenfeld & Nicolson, 2005, p. 55-97.
22. Sur ce sujet, GARÇON (Ségolène), *Le grand quartier général des forces terrestres françaises 28 août 1939-1<sup>er</sup> juillet 1940*, thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, École nationale des chartes, 2004.
23. DUROSELLE (Jean-Baptiste), *Politique étrangère de la France. L'abîme, 1939-1944*, Seuil, 1986, p. 65.
24. GARÇON (S.), *Le Grand Quartier général des forces terrestres françaises*, p. 471-472.
25. SHD/DAT, 29 N 472, « Annexe n° 1, Instruction personnelle et secrète pour les généraux commandant le 14<sup>e</sup> CA, le 15<sup>e</sup> CA et le SDR », 20 juin 1940.
26. SHD/DAT, 29 N 472, « La bataille de l'Armée des Alpes », par le lieutenant-colonel Vernoux, Valence, le 13 novembre 1941, p. 97, et PLAN (E.), *La bataille des Alpes*, p. 133.
27. SHD/DAT, 29 N 472, « La bataille de l'Armée des Alpes », par le lieutenant-colonel Vernoux, Valence, le 13 novembre 1941, p. 96.
28. SHD/DAT, 29 N 472, « La bataille de l'Armée des Alpes », par le lieutenant-colonel Vernoux, Valence, le 13 novembre 1941, p. 97.
29. WAILLY (Henri de), *1940, L'effondrement*, Perrin, 2000, p. 264.
30. LE GOYET (Pierre), *La défaite, 10 mai-25 juin 1940*, Économica, 1990, p. 138.
31. Sur l'importance tactique des sections d'éclaireurs-skieurs, voir GALLINARI (Vincenzo), *Le operazioni del guigno 1940 sulle Alpi occidentali*, Stato maggiore dell'esercito, Ufficio storico, 1994, p. 75.
32. SHD/DAT, 29 N 472, « La bataille de l'Armée des Alpes », par le lieutenant-colonel Vernoux, Valence, le 13 novembre 1941, p. 53-54.
33. PLAN (E.), *La bataille des Alpes*, p. 53-54.
34. SHD/DAT, 29 N 472, « Annexe 1. Instruction personnelle et secrète pour les généraux commandant le 14<sup>e</sup> CA, le 15<sup>e</sup> CA et le SDR », 20 juin 1940.

35. Olry fait exactement ce que Bloch aurait souhaité que fasse toute l'armée française. BLOCH (Marc), *L'étrange défaite*, Gallimard, 1990, p. 81.
  36. SHD/DAT, 29 N 472, lieutenant-colonel Vernoux, « La bataille de l'Armée des Alpes », Valence, le 13 novembre 1941, p. 131.
  37. SHD/DAT, 34 N 4, « Groupement Savoie-Dauphiné, Informations complémentaires au Journal de marche et Historique du Groupement », p. 2.
  38. SHD/DAT, 34 N 229, « Engagement du 93<sup>e</sup> BACP contre des troupes allemandes au Viviers, le 24 juin 1940 ».
  39. SHD/DAT, 34 N 4, « Groupement Savoie-Dauphiné, Informations complémentaires au Journal de marche et Historique du Groupement », p. 2.
  40. FERGUSON (Niall), *Virtual History. Alternatives and Counterfactuals*, Picador, 1997.
  41. BRAUDEL (Fernand), *Grammaire des civilisations*, Flammarion, 1993, p. 355.
  42. DOUGHTY (Robert A.), « L'échec de la logique et de la raison », in Vaisse (dir.), *Mai-juin 1940*, p. 102-107.
  43. DOUGHTY, « L'échec de la logique et de la raison », in Vaisse (dir.), *Mai-juin 1940*, p. 105.
  44. KEEGAN (John), *The Battle for History. Re-fighting World War Two*, Vintage Books, 1995, p. 30.
- 

## RÉSUMÉS

Entre le 10 et le 25 juin 1940, l'armée des Alpes bloque l'offensive italienne dans les Alpes et se dresse devant l'avance allemande vers le Sud-Est. Épiphénomène par excellence, le comportement de cette armée n'empêche ni la débâcle du Nord-Est ni la reddition générale des armées françaises. Mais cette victoire militaire a peu retenu l'attention dans l'historiographie de la Seconde Guerre mondiale ou dans les études sur l'efficacité militaire des armées. Ce texte cherche donc à dégager, à partir d'analyses antérieures et d'un regard différent sur les sources, les conditions et les possibilités qui ont permis la performance de cette grande unité. L'isolement stratégique et l'autonomie décisionnelle sont les deux conditions dans lesquelles s'inscrit toute la logique de l'action de l'armée des Alpes. Loin de la « tragédie du Nord » et libre de toute entrave administrative qui aurait nuit au libre exercice de son commandement, le chef de l'armée des Alpes et ses subordonnés bénéficient donc d'un contexte favorable. C'est dans ce contexte que se manifeste l'intelligence et le professionnalisme d'Olry et de ses hommes, intelligence qui se traduit par une approche minimaliste de l'engagement des forces ayant pour but de causer le maximum de nuisance. Un contexte approprié et des possibilités d'action judicieusement choisies expliquent, en bonne partie, les succès de l'armée des Alpes.

*Reflections on the Military effectiveness of the French Army of the Alps, 10-25 June 1940.* Between 10 and 25 June 1940 the Army of the Alps blocked an offensive by the Italians and deployed against the German advance towards south-east France. An excellent performance in miniature, the conduct of this formation was not sufficient to prevent either the debacle in north-east France or the surrender of the French armies as a whole. The military success in the Alps has, however, received little attention in Second World War historiography or in studies focused on military effectiveness. This article seeks to draw upon earlier analyses and, taking a fresh look at the available sources, re-evaluate the conditions and the possibilities that permitted the fine performance of this formation. Strategic isolation and autonomous decision-making were the two primary conditions that underlay the engagements fought by the Army of the Alps.

Distanced from the tragedy in the north and free of any administrative constraints that could hinder his freedom to exercise command, the chief of the Army of the Alps, General Olry, and his subordinates operated under favourable conditions. And it is in this context that the professionalism and ability of Olry and his troops becomes apparent, translated through a minimalist approach to the commitment of forces to battle with the aim of causing the greatest possible nuisance to the Italians. This context and the judicious choice of action explain, in large part, the success enjoyed by the Olry's forces.

## INDEX

**Mots-clés** : armée des Alpes, Deuxième Guerre mondiale

## AUTEUR

**RICHARD CARRIER**

Docteur en histoire, il est maître de conférences en histoire de la guerre au Collège militaire royal du Canada, campus Saint-Jean.